

Samuel Guillaume de Vertbamon
de Chavagnac

Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1709

Evêque de Luçon 1738

Né à Limoges (H^{te} Vienne) , le 1693

Mort à Luçon (Vendée) , le 1 Nov. 1758

Notes bio. bibliographiques

E. J. Dornand
Pr. de l'Oratoire

Voir :

Ordry : C. VI, p 37, 201.

Bicaïs : C. II, p 660.

Le F. Annand Jean, S.J. : Les Evêques et archevêques de France de 1682 à 1801, Paris, Picard, 1891

Guérard : La France littéraire, Paris, Didot, 1839, C. X. p 128

page 137

Bicaïs = Notice de l'Oratoire de France = { Mss. D' Aix, G. II p 660.
Copie de la Bibl. Nle, G. III, p. 348.

Samuel Guillaume de Verthamont de Chavagnac, neveu de l'évêque de Conserans, naquit à Limoges en 1692 et prit l'habit de l'Oratoire en 1710. après qu'il eut satisfait aux épreuves d'usage à l'institution de Lyon, il alla enseigner dans les collèges de la Congrégation. Mais en travaillant à l'éducation de la jeunesse confiée à ses soins, il s'appliqua encore plus à se former lui-même à la piété et à la science ecclésiastique. Les progrès qu'il y fit, engagèrent dans la suite son oncle à l'attirer auprès de lui et à l'associer au gouvernement de son diocèse en qualité de grand vicaire. Le temps qu'il demeura à Conserans ne fut pas de longue durée. Le prélat qui gouvernait avec tant de sagesse cette église, étant mort en 1725, le neveu se retira à Limoges, où l'évêque de cette ville lui confia le même emploi qu'il avait rempli auprès de son oncle.

Devenu lui-même évêque de Luçon en 1737, il remplit avec beaucoup de zèle les devoirs de la charge pastorale. Il s'attacha spécialement à répandre la lumière et à faire fleurir la piété. Un des moyens qu'il employa pour y réussir, fut de donner une nouvelle édition du catechisme, connu sous le nom des 3 Henri, lequel avait été composé pour l'usage des diocèses d'Angers, de la Rochelle et de Luçon et qui avait été enseigné sans obstacle dans ce dernier depuis M. de Barillon, le pieux, l'un des 3 évêques qui lui avaient donné le jour. M. de Verthamont, sentant de quelle importance il était qu'il y eût uniformité de doctrine dans toutes les églises soumises à sa vigilance, renouvela la défense de se servir de tout autre catechisme que de celui-ci. Les jésuites, qui avaient la conduite de son séminaire, refusèrent, sous divers prétextes, de l'enseigner. L'évêque, surpris et fâché de voir que les directeurs de ses ecclésiastiques donnassent un exemple si contraire au bon ordre et à la juridiction épiscopale, leur fit à ce sujet des représentations fortes, mais représentations qui n'aboutirent à rien, ce qui l'engagea à les interdire et à leur défendre même d'enseigner la théologie.

Cette affaire fit beaucoup de bruit dans le royaume et il n'était pas bon qu'elle traînât en longueur. Outre le mauvais effet qu'elle produisait, l'éducation des jeunes clercs en souffrait. M. de Luçon, voyant qu'il ne viendrait jamais à bout de soumettre les jésuites à ses volontés, les somma par acte juridique d'avoir à vider sans délai le séminaire qui ne leur appartenait pas en propre, mais au diocèse. Irrités de ce coup d'autorité auquel ils ne s'attendaient pas, ils résistèrent avec vigueur. L'affaire ayant été portée au présidial de Fontenai le Comte et de là au grand Conseil, ils la perdirent et furent forcés d'abandonner cette maison en 1758.

Le prélat victorieux se hâta de les remplacer par d'autres directeurs plus soumis, mais il n'eut pas le temps de les y établir, la mort l'ayant enlevé précipitamment le 4 Novembre 1758, après avoir souffert des douleurs inexprimables et édifié jusqu'à son dernier moment par les dispositions les plus chrétiennes et les plus consolantes.

Ce prélat avait un frère évêque de Montauban qui lui a survécu de quelques années.

M. M. 611

Guillaume de Verthamon, de Limoges, 16 ans, fils de Michel Trésorier de France et de Jeanne Pétiot, Fousmeur, n'a étudié qu'en rhétorique, entré le 26 octobre 1709, vêtu le 29 Novembre
Page 350th.

Il n'est pas encore sorti de l'enfance. La douceur de ses mœurs le fait aimer. Il faut tirer le rideau sur plusieurs traits de jeunesse, qu'on devait bien attendre d'une vocation suggérée contre l'inclination. Il commence à goûter les douceurs de son état. Il pourra dans la suite s'en rendre digne.

En philosophie au Mans.

Bicaïs = Notice de l'Oratoire de France

Mr. D'Aix : G. II. p. 315.
Copie de la Bib. N^o, G. II, p. 204.

Jacques de Verthamont, d'une ancienne famille du Linois qui a donné quelques prélats à l'Eglise et des magistrats de haute robe à ses cours souveraines, naquit dans le Diocèse de Limoges en 1665. Les heureuses dispositions qu'il fit paraître dans sa plus tendre jeunesse rendirent son éducation aisée. Les difficultés de la grammaire et la richesse des premières classes d'humanités ne lui firent point éprouver de dégoût, ces dégoûts que la plupart des jeunes gens y trouvent. L'étude fit toujours ses délices. Dégoût naturel qu'il avait pour les lettres augmentant à proportion que ses talents se développaient, il songea de bonne heure à embrasser un genre de vie qui lui procurât le moyen de les cultiver. C'est dans la Congrégation de l'Oratoire qu'il eut trouver ce qu'il cherchait. Il y entra en 1682 et, après avoir passé par les épreuves ordinaires à l'institution de Lyon, il fut envoyé dans les collèges, où il remplit ses emplois avec une merveilleuse facilité et beaucoup de distinction. A peine y eut-il passé quelques années, qu'on admira en lui un esprit cultivé et orné de connaissances en divers genres, dans un âge où il est rare d'en réunir autant. Il possédait parfaitement la langue latine et la grecque, il savait à fond l'histoire, la chronologie, la géographie et la philosophie; il écrivait élégamment en prose et en vers.

Mais il ne s'en tint point là. Une noble émulation le porta à passer à des études plus sérieuses et plus importantes. Membre d'une congrégation qui ne regardait les lettres humaines que comme un acheminement ou un moyen plus facile pour parvenir à la connaissance des vérités que l'esprit saint nous a révélées, le Père de Verthamont abandonna, autant qu'il le fallut, les ouvrages des orateurs, des poètes, des historiens... etc pour se livrer particulièrement à l'étude des livres sacrés. L'application qu'il y apporta, eut tant de succès que l'écriture sainte devint comme son langage familier. Il en était si bien rempli qu'il mérita d'être surnommé : de Verthamont la Bible. Les hommes doctes avec lesquels il se lia à l'école pendant qu'il était employé dans ce séminaire, lui firent d'un grand secours pour les diverses études qu'il cultivait, surtout pour la langue hébraïque qu'il apprit en assez peu de temps.

Après avoir travaillé 18 ans à former son esprit et à l'avoir enrichi de connaissances capables de faire honneur au corps à qui il en était redevable, M. de Verthamont, évêque de Tournai, son oncle, souhaita de l'avoir auprès de lui pour s'en servir dans le gouvernement de son diocèse, et comme le principal esprit de la Congrégation a toujours été de sacrifier ses intérêts particuliers aux besoins de l'Eglise, à tout cela, non sans peine, un sujet qui promettait des services importants et lui conserva toujours la qualité de prêtre de l'Oratoire de la

maison de Toulouse sur la liste de laquelle il fut mis, comme la plus voisine du lieu où il s'était appelé. Le Sieur de Verthamont s'étant donc rendu à Tarniers, y fut fait vicaire général et official du diocèse et nommé presque en même temps camérier de S. Pierre de Mersens. Il assista en 1705 à l'assemblée générale du clergé en qualité de député du second ordre de la province de Toulouse. Les talents qu'il fit paraître dans cette assemblée, joints aux témoignages avantageux qu'on avait rendus à la bonté de sa piété et de ses lumières, engagèrent le roi à le charger, le 14 janvier 1708, de la conduite de l'église de Conserans dont il fut sacré évêque à Paris au mois de juin suivant par M. de Tarniers, assisté des évêques de Lescar et d'Aire. Ce nouveau prélat se trouvant encore à Paris au mois de septembre de la même année, l'assemblée de l'Oratoire lui députa deux de ses membres pour lui faire compliment de sa part. « Il les reçut, disait les actes de cette assemblée avec de grands témoignages de considération pour la congrégation dans laquelle il fit fort obligeamment (session II, page 51) qu'il avait puisé les sentiments d'obéissance, qu'il voulait conserver pour elle jusqu'à sa mort. »

Le temps fixé pour son départ étant venu, il prit le chemin de Conserans et il fut surpris en arrivant à S^t Lizet, ville capitale du diocèse, de voir la réception honorable qu'on lui avait préparée. Il trouva un clergé nombreux, une bonne partie de la noblesse du pays, des députés de toutes les paroisses, les rues, par lesquelles il devait passer, tapissées d'un bout à l'autre et une foule immense de peuple qui célébra son entrée par de grandes acclamations. Cette pompe, dont on n'avait pas vu d'exemple, était un hommage qu'on voulait rendre à son mérite personnel, dont la renommée avait instruit tout le canton, qui se félicitait d'avance d'avoir un tel pasteur; mais, quelque bien qu'on eût dit de lui, le Conserans éprouva qu'il était encore au-dessus de sa réputation; car tout le monde eut lieu d'être édifié de la régularité de sa vie, de l'austérité de ses mœurs et de son exactitude à tous ses devoirs.

Il monta sa maison de la manière la plus modeste et la plus convenable à un successeur des apôtres: point de train chez lui; point de faste. Ses meubles étaient des plus simples; il n'avait dans sa chambre que l'absolu nécessaire, c'est-à-dire quelques chaises, une table, un prie-Dieu et un lit composé d'un seul matelas de crin. On faisait régulièrement soir et matin la prière en commun en sa présence; et, lorsque celle du soir était finie, il se faisait lire dans sa chambre le N. B. jusqu'à ce qu'il fût endormi. Jamais femme ne coucha ni mangea dans son palais. L'entrée en était fermée, même à celles qu'il était obligé d'employer aux ouvrages qui ne sont point de la compétence des hommes. On recevait ce qu'elles apportaient, à la première porte, et lorsqu'il fallait donner audience à quelqu'un, son aumônier avait ordre de le tenir toujours à portée d'être vu de l'un et de l'autre; suivant en cela l'exemple des plus saints évêques qui voulaient toujours avoir des témoins oculaires de leur conduite dans les occasions qui seraient pu donner lieu tant soit peu à la tentation ou à la censure. On se contentait point d'assister aux offices de l'église cathédrale, toutes les fois qu'il n'en était pas empêché par des occupations plus importantes, il prêchait le dimanche à la messe de paroisse et il faisait souvent de la chaire

au Tribunal de la pénitence pour y entendre les confessions des personnes de tout état, qui désiraient s'adresser à lui.

Les curés du Diocèse trouvaient dans ce digne évêque un homme qui ne se regardait que comme le premier d'entre eux. Il les recevait avec toute l'honnêteté possible, leur donnait de grandes marques de confiance et prenait un plaisir singulier à s'entretenir avec eux de tout ce qui pouvait intéresser leur paroisse. Sa table leur était ouverte en tout temps, et il sentait une vraie peine, quand il apprenait qu'ils avaient été mangés ailleurs, leur ayant dit plusieurs fois qu'ils devaient regarder sa maison comme la leur. Autant l'évêque de Couserans fut attentif à s'attacher ses coopérateurs et à exciter leur émulation et leur zèle, autant eut-il soin de former des élèves qui fussent, un jour, en état de partager leurs fonctions et de les remplacer après leur mort. Dans cette vue il allait visiter toutes les semaines les jeunes ecclésiastiques qui étaient dans son séminaire de St Girons. Il s'informait exactement de leur conduite, il les examinait sur les matières qu'on leur expliquait, il leur parlait, dans des conférences pleines d'ouïe et de lumière, de l'excellence de l'état qu'ils avaient embrassé et des dispositions qu'il faut y apporter. Lorsque quelque raison l'empêchait d'y aller, il priait les Pères Docteurs, qui étaient chargés de leur conduite, de venir lui rendre compte de tous ces objets. Dans les avis qu'il leur donnait, soit de vive voix, soit par la bouche de leurs supérieurs, il les exhortait fortement à s'appliquer à l'étude de l'Ecriture sainte. Il exigeait surtout qu'ils apprissent par cœur le N. B.; et ce n'était qu'après s'être assuré des progrès qu'ils avaient faits dans la piété et dans les diverses parties des connaissances nécessaires à leur état, qu'il les admettait aux saints ordres. On lui doit encore cette justice que, dans la distribution des bénéfices qui étaient à sa collation, il n'eut égard qu'à la sagesse et aux talents des sujets. Les nobles eurent beau se plaindre que des gens du peuple étaient quelquefois placés par préférence à leurs enfants, il aima mieux s'exposer à leur ressentiment que de charger sa conscience, en nommant aux bénéfices des sujets qui étaient dépourvus des qualités requises pour en remplir dignement les fonctions. Si cette conduite lui aliéna le cœur de quelques-uns de ses diocésains, elle servit, d'un autre côté, à lui concilier de plus en plus l'estime de toutes les personnes équitables.

Aux qualités qu'on vient de décrire, M. de Verthamont joignait un cœur compatissant, qui le rendit extrêmement sensible aux besoins des pauvres. Partout où il apprenait que l'indigence se faisait sentir, il faisait couler des aumônes abondantes. Les paroisses les plus éloignées de son diocèse furent l'objet de son attention et de sa bienfaisance comme celles qui avoisinaient le plus le lieu de son domicile. Sa charité éclata d'une manière particulière dans les années de disette et de calamité publique. Ses greniers furent alors ouverts à tout le monde et il fut permis à chacun d'y aller puiser avec confiance son nécessaire. Un trait qui dépend également sa religion

Son humanité est celui-ci. Le feu prit pendant l'hiver à quelques maisons de Saint-Gérons, petite ville distante d'environ $\frac{1}{2}$ lieue de Saint-Lizier. Le charitable pasteur, en étant averti, rassembla aussitôt tous les gens qu'il put trouver et partit à minuit avec eux pour aller au secours des malheureux incendiés. Arrivé sur les lieux, il ne se borna pas à donner des ordres, il mit lui-même la main à l'œuvre, encourageant par son exemple et par ses paroles ceux qui travaillaient à éteindre l'incendie. Mais, voyant que les flammes faisaient toujours des progrès et que la ville entière était menacée d'en devenir la proie, il crut devoir recourir à celui qui par le seul effet de sa toute-puissance, pouvait en un instant en arrêter le cours. Il alla donc, accompagné d'une grande partie des habitants, prendre à la paroisse le Saint-Sacrement, qu'il porta jusqu'au lieu de l'incendie; et de là, après avoir imploré la miséricorde de Dieu qu'il tenait entre ses mains et avoir donné la bénédiction sur le redoutable élément qui faisait tant de ravages, il retourna à l'église où il fit au peuple un discours des plus touchants. L'impression que fit ce discours, augmentant la confiance, l'activité des travailleurs redoubla et enfin le fléau cessa. Ce fut par un effet des mêmes moyens que plusieurs personnes échappèrent au danger où elles étaient exposées sur le toit d'un moulin que les eaux de la rivière du Salat en courroux environnaient de toutes parts, le menaçant à tout instant de l'entraîner avec elles. L'évêque de Couserans, toujours prêt, comme un autre Moïse, à intercéder pour son peuple, lorsque Dieu paraissait irrité contre lui, se montra encore sur le bord de la rivière avec le St-Sacrement à la main et Dieu se laissant fléchir par ses prières, lui accorda la délivrance de ses frères.

Il est aisé de se persuader qu'en vivant ainsi occupé de ses devoirs, ce prélat fut cheri et respecté de ses ouailles. Ses vertus et ses bienfaits lui attirèrent des bénédictions de toutes parts. Mais, comme il n'y a point de roses sans épines, Dieu permit qu'il fut contrarié par ceux-là mêmes qui auraient dû donner les premiers l'exemple de la soumission. Les abus en grand nombre qui s'étaient introduits dans l'église cathédrale, au préjudice du service divin, excitèrent le zèle de M. de Verthamont et la résistance qu'il éprouva de la part des chanoines, lorsqu'il voulut rétablir l'ordre et la discipline, donna occasion à des procès qui lui firent perdre un temps considérable qu'il eût employé plus volontiers à des occupations plus dignes de son état. Il avait déjà obtenu plusieurs arrêts et il ne lui restait plus qu'un procès, dont il pouvait se promettre un jugement aussi favorable que des autres, lorsque, écoutant bien moins son droit que son cœur, il proposa de le finir à l'amiable. Les chanoines s'étant rendus chez lui le jour de l'Ascension de l'an 1725 pour l'accompagner selon l'usage à la messe solennelle qu'il devait célébrer, il leur adressa ces paroles du saint : « Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum », leur témoignant par un discours plein de bonté le désir qu'il avait de bien vivre avec eux. Tout ce qu'il put dire à ce sujet, quelque chrétien et raisonnable qu'il fût, ne produisit néanmoins aucun effet. Ce qui le détermina à partir, peu de temps

Bicaïs = Notice de l'Oratoire de France = $\left[\begin{array}{l} \text{Mss. D' Aix, G. II p 660.} \\ \text{Copie de la Bibl. N^{le}, G. III, p. 348.} \end{array} \right.$

Samuel Guillaume de Verthamont de Chavagnac, neveu de l'évêque de Conserans, naquit à Limoges en 1692 et prit le habit de l'Oratoire en 1710. après qu'il eut satisfait aux épreuves d'usage à l'institution de Lyon, il alla enseigner dans les collèges de la Congrégation. Mais en travaillant à l'éducation de la jeunesse confiée à ses soins, il s'appliqua encore plus à se former lui-même à la piété et à la science ecclésiastique. Les progrès qu'il y fit, engagèrent dans la suite son oncle à l'attirer auprès de lui et à l'associer au gouvernement de son diocèse en qualité de grand vicaire. Le temps qu'il demeura à Conserans ne fut pas de longue durée. Le prélat qui gouvernait avec tant de sagesse cette église, étant mort en 1725, le neveu se retira à Limoges, où l'évêque de cette ville lui confia le même emploi qu'il avait rempli auprès de son oncle.

Devenu lui-même évêque de Luçon en 1737, il remplit avec beaucoup de zèle les devoirs de la charge pastorale. Il s'attacha spécialement à répandre la lumière et à faire fleurir la piété. Un des moyens qu'il employa pour y réussir, fut de donner une nouvelle édition du catechisme, connu sous le nom des 3 Heures, lequel avait été composé pour l'usage des vicaires d'Angers, de la Rochelle et de Luçon, et qui avait été enseigné sans obstacle dans ce diocèse depuis M. de Barillon, le pieux, l'un des 3 évêques qui lui avaient donné le jour. M. de Verthamont, sentant de quelle importance il était qu'il y eût uniformité de doctrine dans toutes les églises soumises à sa vigilance, renouvela la défense de se servir de tout autre catechisme que de celui-ci. Les Jésuites, qui avaient la conduite de son séminaire, refusèrent, sous divers prétextes, de l'enseigner. L'évêque, surpris et fâché de voir que les directeurs de ses ecclésiastiques fournissent un exemple si contraire au bon ordre et à la juridiction épiscopale, leur fit à ce sujet des représentations fortes, mais représentations qui n'aboutirent à rien, ce qui l'engagea à les interdire et à leur défendre même d'enseigner la théologie.

Cette affaire fit beaucoup de bruit dans le royaume et il n'était pas bon qu'elle traînât en longueur. Outre le mauvais effet qu'elle produisait, l'éducation des jeunes clercs en souffrait. M. de Luçon, voyant qu'il ne viendrait jamais à bout de soumettre les Jésuites à ses volontés, les somma par acte juridique l'avait à vider sans délai le séminaire qui ne leur appartenait pas en propre, mais au diocèse. Irrités de ce coup d'autorité auquel ils ne s'attendaient pas, ils résistèrent avec vigueur. L'affaire ayant été portée au présidial de Fontenai le Comte et de là au grand Conseil, ils la perdirent et furent forcés d'abandonner cette maison en 1758.

Le prélat victorieux se hâta de les remplacer par d'autres directeurs plus soumis, mais il n'eut pas le temps de les y établir, la mort l'ayant enlevé précipitamment le 4 Novembre 1758, après avoir souffert des douleurs inexprimables et édifié jusqu'à son dernier moment par les dispositions les plus chrétiennes et les plus consolantes.

Le prélat avait un frère évêque de Montauban qui lui a survécu de quelques années.

M. M. 611

Guillaume de Verthamon, de Limoges, 16 ans, fils de Michel Trésorier de France et de Jeanne Pétiot, Tonsuré, n'a étudié qu'en rhétorique, entré le 26 octobre 1709, vêtu le 29 Novembre
Page 350th.

Il n'est pas encore sorti de l'enfance. La douceur de ses mœurs le fait aimer. Il faut tirer le rideau sur plusieurs traits de jeunesse, qu'on devait bien attendre d'une vocation suggérée contre l'inclination. Il commence à pointer les douceurs de son état. Il pourra dans la suite s'en rendre digne.

En philosophie au Mans.

Le P. Armand Jean .S.J. = les Evêques et les Archevêques de France, de 1682 à 1801. Paris, Picard, 1891, p. 137

Guillaume Samuel de Vertthamon de Chavagnac

Né en 1693 à Limoges, était neveu de Jean Jacques de Vertthamon, évêque de Couserans (1708-1725) et petit neveu du P. Pierre de Vertthamon, S.J. provincial de France en 1678. A la mort de son oncle, dont il était vicaire général, il devint vicaire de Limoges.

Nommé évêque de Luçon en 1737, il se fit sacrer le 2 février 1738 et prit immédiatement possession.

Esprit étroit et faquin, homme sans coeurs, dur de corps et âme aux jansénistes, il favorisa les appelants, lutta contre son chapitre, en majorité orthodoxe et massacra les jésuites, entre autres le P. Bonnin, lança une instruction pastorale contre le P. Richon.

Ayant fait réparaître le catéchisme des trois Heurs, que les jésuites de Luçon refusaient d'accepter, il les interdit de la confession, de la prédication et de l'enseignement de la théologie. Malgré l'appel du P. Michelon, recteur du collège de Luçon, appuyé par le P. Neuhoup, recteur du collège de Poitiers, les jésuites durent quitter leur collège le 3 juin 1758.

Et voilà en présageant un autre quel évêque n'avait pas prévu, qu'il eût peut-être l'ignominie.
Mort à Luçon le 1 Nov. 1758, à 65 ans, 21 ans de consécration.

Elève de Juilly Du 21 avril 1701 au 26 septembre 1708
entré à l'Oratoire le 26 sept. 1709

Adry = Bibliothèque des Ecrivains de l'Oratoire, t. VI. p. 37 (Bibl. N^{le} fonds fr. 25.686)

Samuel Guillaume de Vertthamon de Chavagnac, né à Limoges, d'une ancienne famille de robe, entra jeune dans la Congrégation de l'Oratoire et fut depuis chanoine et grand vicaire de Couserans sous son oncle qui en était évêque.

Nommé en 1738 à l'évêché de Luçon.

A l'occasion du livre du P. Richon, M. de Vertthamon donna une instruction sur les dispositions avec lesquelles on doit s'approcher des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Les jésuites refusant l'en faire la lecture, l'évêque fut obligé de s'y transporter et d'en faire faire en sa présence une lecture à laquelle aucun de ces Pères ne voulut assister.

Le 15 janvier 1753, le feu prit à son palais épiscopal et il n'eut que le temps de se sauver en robe de chambre pour se dérober à un incendie qui consuma tout. En 1755, il donna une ordonnance par laquelle il ordonnait d'enseigner son catéchisme, le catéchisme des 3 Heurs, qu'il avait restitué à l'exclusion de tout autre. Sur le refus que les jésuites firent de s'y soumettre, il leur ôta les pouvoirs et leur défendit d'enseigner la théologie dans son séminaire.

Dans le même temps, il publia une instruction pastorale pour venger son catéchisme de toutes les calomnies des jésuites. Il se vit obligé, après de nouvelles insultes, de les chasser de son séminaire, où ils restèrent malgré lui jusqu'à ce qu'un arrêt du grand conseil donné le 22 avril 1758 les força d'en sortir.

Il mourut le 1 Nov. 1758, après 6 jours de souffrances les plus aiguës. Il était âgé de près de 65 ans et n'avait jamais eu d'autre bénéfice que son évêché, qui lui était chargé d'une double pension.

Ibid, p. 201 verso :

abrégé de la Vie de Samuel Guillaume de Vertthamon, dans le supplément du dictionnaire hist. litt. et critique 1758 in 8 à la fin du tome IV

Ce prélat est mort le 1 Nov. 1758

— Relation ... de la mort de M. de Verthamon, évêque de Luçon ... in 12.

voir — abrégé de la vie de Samuel Guillaume de Verthamon dans le supplément du Dictionnaire historique, littéraire et critique de 1758 in 8, à la fin du G. IV.

Quehard = La France littéraire, Paris, Didot, 1839, G. X. p. 128 =

Samuel Guillaume de Verthamon de Chazagnac, né à Limoges, mort à Luçon le 1 Nov. 1758 à 65 ans.

— Instructions sur le catéchisme de Luçon, 1756, in 4

— Instructions sur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, 1751, in 4

M. M. 607, le catalogue, N° 1664 =

Guillaume de Verthamon, du diocèse de Limoges, entré à Luçon en 1709

MM. 612 , page , N° 2156 de ma copie
Le Gendre Guillaume de Verthamon, souscrit
Né à Limoges, 16 ans
Fils de Michel de Verthamon, trésorier de France et Jeanne Pétiot.
Humanités et rhétor. légèrement
Entré à ^{Lyon} Paris le 24 oct , vêtu le 20 Nov 1709
Pension : 350^{fr} pour la l^{re} année Sorti

Je soussigné, reconnait, avoir reçu la
la somme de six cents livres pour
la Pension de M.^{rs} de Berthamou de s.^{te}
Port Pensionnaire à l'Académie Royale
de Guilly, dont quittance à Paris le
sept Mars mil sept cent soixante
Cinq.

Donné par nous
le six Mars mil sept cent
soixante cinq

J. J. de L'Oras.

Je soussigné reconnait avoir reçu de
M.^r de la Borde la somme de deux
cent dix livres p^{ro}. le Troisième M.^r
de Verthamon Secrétaire de l'Académie
Royale de Juilly, dont quittance
à Paris le 22^e jbre 1761.

Vingt mille
quatre cent
vingt huit

J. J. de
Lératoir